

—L'autre gentleman, M. Dunbar, avait sa redingote ouverte en descendant de voiture, et je vis, aussi bien que jamais j'ai pu voir quelque chose, qu'il n'avait point de chaîne en or. Mais deux minutes après qu'il fut entré dans le vestibule, pendant qu'il commandait son dîner, il prit son habit et le boutonna. Eh bien ! monsieur, quand il revint, après avoir été visiter la cathédrale, son habit était à moitié ouvert, et je vis qu'il portait une chaîne en or, et, à moins que je n'aie été absolument abusé, c'était la même chaîne que j'avais vue sortir du gilet de l'homme assassiné. J'aurais presque juré pour cette chaîne, à cause de la couleur de l'or qui était d'un jaune particulier et plus foncé. Ce ne fut que plus tard que les choses se présentèrent à mon esprit, et je les trouvais véritablement très extraordinaires ?

—Et se produisit-il encore autre chose ?

—Rien du tout, si ce n'est qu'un soir à souper, quelques semaines après l'enquête, Brigval laissa échapper la remarque qu'il avait faite que M. Dunbar avait ouvert son nécessaire pendant qu'il attendait que Joseph Wilmot revint pour dîner, et que pendant un temps infini il n'avait pu trouver la clef de ce nécessaire.

—Il était troublé, sans doute, et sa main, tremblait, n'est-ce pas ? demanda l'agent.

—Non, monsieur ; d'après ce que dit Brigval, M. Dunbar avait l'air aussi froid et aussi calme que s'il eût été de fer. Mais il resta d'abord longtemps à essayer une clef, puis une autre, et pendant un bien long temps avant d'avoir trouvé la bonne.

—En vérité, c'était bien étrange !

—Mais j'espère que vous ne croirez rien de ce que j'ai laissé échapper, monsieur, dit le garçon vivement. Pour sûr, je ne voudrais pas dire quelque chose d'irrévérencieux sur M. Dunbar ; mais vous m'avez demandé ce que j'avais vu, monsieur, et je vous ai dit naïvement, et...

—Mon cher ami, vous êtes parfaitement en sûreté en me parlant, répondit l'agent avec cordialité. Mais si vous m'apportiez un peu de thé très fort et desserviez ce désert, et si vous avez quelque chose de plus à nous raconter, vous pourriez nous dire cela en versant le thé. Il y a tant de choses qui se rattachent à ce genre de faits et qui ne sont pas reproduites dans les journaux, qu'il est vraiment très intéressant de les entendre de la bouche d'un témoin oculaire."

Le garçon s'en alla satisfait et rassuré, après avoir débarrassé très lentement la table. J'étais très impatient d'entendre ce que M. Carter avait recueilli de la conversation de cet homme.

"Eh bien ?" lui dis-je dès que nous fûmes seuls.

L'agent respira longuement.

"Eh bien ! dit-il, à moins de me tromper grossièrement, je crois que je tiens mon ami le maître de Maudeley-Abbey.

—En vérité ! mais comment ? lui demandai-je. Cette histoire sur la chaîne d'or qui aurait changé de mains doit être complètement absurde. Quel besoin Henri Dunbar avait-il de la montre et de la chaîne de Joseph Wilmot ?

—Ah ! là, vous avez raison, répondit M. Carter. En quoi Henri Dunbar pouvait-il désirer la chaîne d'or de Joseph Wilmot ? C'est une question. Pourquoi la fille de Joseph Wilmot serait-elle si soucieuse de cacher Henri Dunbar, maintenant qu'elle l'a vu pour la première fois depuis le meurtre ? C'est là une autre question pour vous. Trouvez-y une réponse si vous pouvez."

Je dis à l'agent qu'il semblait disposer à me mystifier, et que certainement il y réussirait au delà de ses vœux.

M. Carter fit entendre un petit éclat de rire victorieux.

"N'y prenez pas garde, monsieur, dit-il ; vous m'avez laissé toute responsabilité. J'en sortirai très nettement, à moins que je ne fasse tout à fait fausse route. Attendez la fin, monsieur Austin, et attendez patiemment. Savez-vous ce que je ferai demain ?

—Je n'en ai pas la moindre idée.

—Je ne veux pas perdre plus de temps à questionner. Je ferai dragner la rivière près du lieu du

meurtre, et je tâcherai de retrouver les vêtements qui ont été enlevés à l'homme qui a été assassiné au mois d'août dernier."

LIV

LA CONFESSION D'HUMPHREY

Laure se rendit directement dans la chambre de son mari dès que Arthur Lovel l'eut quittée. Philippe Jocelyn s'était levé et s'était assis près du feu dans son cabinet, pâle et le visage défait, négligemment enveloppé dans une longue robe de chambre de velours noir, et ses cheveux en désordre tombant en masses sombres sur son front. Il releva la tête au moment où sa femme entra et lui tendit la main.

"Je vous croyais sortie, mon amie, dit-il.

Non, Philippe, il y a longtemps que je suis rentrée-seulement...

—Vous avez eu des visites, je crois !

—Oui, répondit Laure avec un peu d'hésitation. J'ai reçu la visite de M. Lovel.

—M. Lovel le jeune ?

—Oui, mon ami.

—C'est étrange !

—Pourquoi étrange, cher Philippe ?

—Parce que je viens d'envoyer un des domestiques chercher son père.

—Chercher M. Lovel, l'homme de loi ! s'écria Laure ; que lui voulez-vous donc, Philippe ?

Lord Haughton soupira.

"Si je vous le disais, mon enfant, cela vous rendrait malheureuse. Vous êtes trop bonne pour moi, Laure, trop pure et trop belle. Le bonheur a été rarement le souverain à Jocelyn's-Rock, et lorsqu'il y vient son règne n'est jamais de longue durée. Je crois, Laure, que la maison est maudite, elle et ses habitants.

—Philippe ! Philippe !" s'écria Laure.

La jeune femme, effrayée, tomba à genoux à côté de son mari. Le doute et la crainte prirent possession de son esprit. Elle vit dans les allures de son mari une vague confirmation des effrayantes accusations de l'étranger, et un frisson convulsif l'agita de la tête aux pieds.

"Oh ! Philippe ! s'écria-t-elle éplorée, cela ne peut pas être, cela n'est pas ! Dites-moi que ce n'est pas vrai !"

Philippe Jocelyn tourna son regard égaré vers sa femme.

"Que voulez-vous dire, Laure ?"

Elle ne lui répondit pas immédiatement, mais elle demeura à genoux contemplant ce visage pâle, fatigué, ce visage qui lui était apparu majestueux et charmant comme celui d'un des demi dieux de la Grèce. Elle le contempla et découvrit quelque chose de plus que la faiblesse physique ou que la souffrance physique dans ses traits altérés. Elle le plaignit de toute la force de son cœur de femme, avec toute l'énergie de son âme noble et pure, et cependant il y avait quelque chose en elle plus puissant que sa propre volonté, qui la poussait à sonder les profondeurs de ces secrets qu'on lui avait cachés si soigneusement.

"Philippe, commença-t-elle à voix basse. Et elle continua à parler très-lentement, ses grands yeux bleus, candides, fixés en même temps sur le visage de son mari. Philippe, j'ai eu la nuit un rêve épouvantable dont le souvenir me poursuit encore aujourd'hui. J'ai rêvé qu'un homme venait à moi, un homme que je n'ai jamais vu, et que cet homme me parlait de vous. Oh ! Philippe ! cet homme m'a dit qu'il y avait une tache sur le jour de notre union, et qu'une ombre de mort se dressait entre nous et nous séparait au moment où nous aurions dû être le couple le plus heureux et le plus uni. Il me dit ceci, puis il m'entraîna de la maison dans la nuit sombre, et m'emmena au bord d'un ruisseau dont l'eau était noire et troublée. Sur les bords de cette eau effrayante, Philippe, il y avait le cadavre d'une femme noyée... noyée ! la pauvre créature ! Les nuages avaient voilé les rayons de la lune, mais en ce moment ils s'écartèrent et je pus contempler son visage. Vous dirai-je, Philippe,

quel était ce visage ? C'était celui de la femme qui se jeta à la bride de votre cheval, sur la place du marché de Shorncliffe, le jour qui précéda notre union."

Philippe Jocelyn se mit à sangloter et cacha son visage sur la poitrine de sa femme. Laure l'entoura de ses bras et le maintint dans cette position, non peut-être avec le même amour et la même confiance qu'autrefois, mais avec la tendresse du mère qui s'attache à l'enfant qu'elle aime, enfant pour lequel il n'y a pas de crime, si noir ou si horrible qu'il soit, qui puisse lui aliéner cette affection aveugle.

"C'est donc vrai, alors, murmura la malheureuse femme en se parlant à elle-même d'une voix basse et brisée par l'émotion, tandis que son mari tenait toujours son visage caché sur sa poitrine. C'est donc bien vrai ! et il ne me reste plus rien à faire sur cette terre qu'à le plaindre et à le consoler."

La tête de Philippe semblait s'appesantir de plus en plus.

Elle essaya de la relever et ne put y parvenir ; alors, prise d'une terreur soudaine, elle se mit à appeler au secours.

Le valet de lord Haughton accourut à ces cris de frayeur.

"Voyez ! voyez ! s'écria Laure ; seconrez-le ! il est pâle comme la mort ! Il se meurt ! vous dis-je."

Mais le valet la rassura. Sa Seigneurie était seulement évanouie, lui dit cet homme. Il apporta de l'eau froide et des sels. Philippe Jocelyn rouvrit les yeux, et il jeta un regard autour de lui en frissonnant légèrement. Le valet conduisit son maître dans la chambre voisine et le força à se mettre au lit.

Laure, debout devant la cheminée du cabinet, regardait vaguement les charbons incandescents. Il lui semblait que son esprit était paralysé. Elle ne pouvait pas mesurer toute l'horreur de sa position. Elle avait la conscience qu'elle était épouvantable, mais c'était tout. Elle savait que son mari était coupable, puisqu'il avait tacitement confessé son crime. Elle savait qu'il était coupable et qu'elle l'aimait en dépit de son crime.

Elle passa dans la chambre voisine et allait s'asseoir près du lit sur lequel reposait Philippe Jocelyn ; mais le valet lui dit à l'oreille que le docteur Wilmington, le médecin de Birmingham, avait surtout ordonné le repos et le calme à son malade.

Il était de toute nécessité qu'il demeurât seul et qu'il dormît le plus possible. Le retour de ses forces physiques était subordonné au retour de sa tranquillité d'esprit.

Laure inclina la tête avec soumission et passa dans le joli boudoir, où l'élégance moderne se mariait heureusement à la grandeur majestueuse du passé. C'était la retraite qui avait été préparée pour une heureuse épouse, et où maintenant une femme au désespoir tombait à genoux et pleurait à chaudes larmes le crime de son mari.

Elle pleura et pria pour lui ; elle essaya de se faire une idée de la nature de son crime, mais elle ne put y réussir. Son amour venait se glisser entre son image et le crime dont elle le croyait coupable, et l'empêchait d'en mesurer l'étendue. Elle ne pouvait se persuader que la bassesse, la fourberie et la cruauté étaient inséparables de ce crime, et que c'était une honte pour elle de plaindre et d'aimer encore son mari.

Elle resta quatre heures agenouillée sur son prie-Dieu... Ses larmes coulèrent à flots d'abord, puis se tarirent et lui laissèrent les yeux rouges et égarés. Par moment ses lèvres s'agitaient dans une ardente prière pour la créature coupable si chère à son cœur ; d'autres fois elle tombait dans une sorte de stupeur qui ne lui faisait que le sentiment du chagrin immense qui était venu soudainement assombrir son existence.

Elle demeura dans cet état jusqu'à ce que les rayons sanglants du soleil couchant vinssent frapper sa fenêtre et illuminer d'une teinte écarlate les boiseries de chêne. Alors elle se leva machinalement et s'enveloppa dans son châle, car le feu s'était éteint et elle se sentait frissonner.

La porte-fenêtre de son boudoir était entr'ouverte, et, au delà, on voyait le balcon conduisant à un léger